843M73
K1906
v.9

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

843M73
K1906
v. 9

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

DEC 17 1955

SEP -4 1962

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

THÉATRE

DE

MOLIÈRE

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PASSAGE MONTESQUIEU, 5, RUE MONTESQUIEU

Près le Palais-Royal

1911

Tous droits réservés.

843M73
K1906
v.9

LE
BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois en 1670

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

M. JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de M. Jourdain.
CLÉONTE, amoureux de Lucile.
DORIMÈNE, marquise.
DORANTE, comte, amant de Dorimène.
NICOLE, servante de M. Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

PERSONNAGES DU BALLET

DANS LE PREMIER ACTE

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE

GARÇONS TAILLEURS, dansants.

DANS LE TROISIÈME ACTE

CUISINIERS, dansants.

LE MAITRE A DANSER

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAITRE DE MUSIQUE

Oui. C'est un air pour une sérénade que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER

Peut-on voir ce que c'est?

LE MAITRE DE MUSIQUE

Vous l'allez entendre avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

LE MAITRE A DANSER

Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce M. Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête; et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAITRE A DANSER

Non pas entièrement; et je voudrais, pour lui, qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAITRE A DANSER

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE

J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il faut y mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites ; qui parle à tort et à travers de toutes choses et n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit : il y a du discernement dans sa bourse, ses louanges sont monnayées ; et ce bourgeois ignorant

nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER

Assurément ; mais je n'en fais pas mon bonheur ; et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Je le voudrais aussi ; et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde, et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER

Le voilà qui vient.

SCÈNE II

M. JOURDAIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit;* LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M JOURDAIN

Eh bien, messieurs, qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER

Comment! quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN

Hé! là... Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse?

LE MAITRE A DANSER

Ah! ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN

Je vous ai fait un peu attendre; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAITRE A DANSER

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER

Elle est fort belle.

M. JOURDAIN

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN

Laquais, holà! mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS

Que voulez-vous, monsieur?

M. JOURDAIN

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Au Maître de musique et au Maître à danser.*) Que dites-vous de mes livrées?

LE MAITRE A DANSER

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN, *entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausses étroit de velours rouge, et sa camisole de velours vert.*

Voici encore un petit déshabillé, pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Il est galant.

M. JOURDAIN

Laquais!

PREMIER LAQUAIS

Monsieur?

M. JOURDAIN

L'autre laquais.

SECOND LAQUAIS

Monsieur?

M. JOURDAIN, *ôtant sa robe de chambre.*

Tenez ma robe. (*Au Maître de musique et au Maître à danser.*) Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAITRE A DANSER

Fort bien; on ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (*Montrant son élève.*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a, pour ces sortes de choses, un talent admirable.

M. JOURDAIN

Oui; mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier, et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

M. JOURDAIN, *à ses Laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre. Attendez; je crois que je serai mieux sans robe. Non. Redonnez-la-moi; cela ira mieux.

LA MUSICIENNE

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

M. JOURDAIN

Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort; et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN

On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... là... Comment est-ce qu'il dit?

LE MAITRE A DANSER

Par ma foi, je ne sais.

M. JOURDAIN

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER

Du mouton?

M. JOURDAIN

Oui. Ah! (*Il chante.*)

Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! hélas! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre au bois.

N'est-il pas joli?

LE MAITRE DE MUSIQUE

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAITRE A DANSER

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAITRE DE MUSIQUE

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE

La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique...

LE MAITRE A DANSER

La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

LE MAITRE A DANSER

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Sans la musique, un État ne peut subsister.

LE MAITRE A DANSER

Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on

voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAITRE A DANSER

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN

Comment cela?

LE MAITRE DE MUSIQUE

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN

Cela est vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Et, si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble et de voir dans le monde la paix universelle?

M. JOURDAIN

Vous avez raison.

LE MAITRE A DANSER

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. JOURDAIN

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER

Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M. JOURDAIN

Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

LE MAITRE A DANSER

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. JOURDAIN

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Voulez-vous voir nos deux affaires?

M. JOURDAIN

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *aux Musiciens.*

Allons, avancez. *(A M. Jourdain.)* Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout.

LE MAITRE A DANSER

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vrai-

semblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers, et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS

LA MUSICIENNE

Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie ;
On ne peut être heureux sans amoureux désirs :
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi :
Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
On ne voit plus de bergère fidèle ;
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN

Aimable ardeur !...

LA MUSICIENNE

Franchise heureuse!...

SECOND MUSICIEN

Sexe trompeur!...

PREMIER MUSICIEN

Que tu m'es précieuse!

LA MUSICIENNE

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN

Que tu me fais horreur!

PREMIER MUSICIEN

Ah! quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN

Hélas! où la rencontrer?

LA MUSICIENNE

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

LA MUSICIENNE

Voyons, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux!

TOUS TROIS ENSEMBLE

A des ardeurs si belles

Laissons-nous enflammer :
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidèles!

M. JOURDAIN

Est-ce tout?

LE MAITRE DE MUSIQUE

Oui.

M. JOURDAIN

Je trouve cela bien troussé; et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

LE MAITRE A DANSER

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN

Sont-ce encore des bergers?

LE MAITRE A DANSER

C'est ce qu'il vous plaira. *(Aux Danseurs.)* Allons.

ENTRÉE DE BALLET

(Quatre Danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER

M. JOURDAIN

Voilà qui n'est point sot; et ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore; et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN

C'est pour tantôt, au moins; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER

Tout est prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Au reste, monsieur, ce n'est pas assez; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN

Est-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

LE MAITRE DE MUSIQUE

Sans doute. Il vous faudra trois voix : un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un téorbe, et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN

Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN

Mais surtout que le ballet soit beau.

LE MAITRE A DANSER

Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN

Ah! les menuets sont ma danse; et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

LE MAITRE A DANSER

Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît.

(M. Jourdain va prendre le chapeau de son Laquais et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son Maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.)

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la.

En cadence, s'il vous plaît.

La, la, la, la, la.

La jambe droite.

La, la, la.

Ne remuez point tant les épaules.

La, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

Vos deux bras sont estropiés.

La, la, la la.

Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors.

La, la, la.

Dressez votre corps.

M. JOURDAIN

Hé!

LE MAITRE DE MUSIQUE

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN

A propos, apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER

Une révérence pour saluer une marquise?

M. JOURDAIN

Oui, une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAITRE A DANSER

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN

Non, vous n'avez qu'à faire; je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et, à la dernière, vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN

Faites un peu. *(Après que le Maître à danser a fait trois révérences.)* Bon.

SCÈNE II

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS

UN LAQUAIS

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. *(Au Maître de musique et au Maître à danser.)* Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III

M. JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS, *tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES, *après avoir pris les deux fleurets de la main du Laquais, et en avoir présenté un à M. Jourdain.*

Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit, un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus carrée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous.

Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde.

(Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant : « En garde ! »)

M. JOURDAIN

Hé !

LE MAITRE DE MUSIQUE

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. JOURDAIN

De cette façon, donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué ?

LE MAITRE D'ARMES

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

M. JOURDAIN

Oui.

LE MAITRE D'ARMES

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres

sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAITRE A DANSER

Tout beau ! monsieur le tireur d'armes ; ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAITRE D'ARMES

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

LE MAITRE DE MUSIQUE

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAITRE A DANSER

Voilà un plaisant animal avec son plastron !

LE MAITRE D'ARMES

Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

LE MAITRE A DANSER

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN, *au Maître à danser.*

Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAITRE A DANSER

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

M. JOURDAIN, *au Maître à danser.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES, *au Maître à danser.*

Comment! petit impertinent!

M. JOURDAIN

Hé! mon maître d'armes!

LE MAITRE A DANSER, *au Maître d'armes.*

Comment! grand cheval de carrosse!

M. JOURDAIN

Hé! mon maître à danser!

LE MAITRE D'ARMES

Si je me jette sur vous...

M. JOURDAIN, *au Maître d'armes.*

Doucement!

LE MAITRE A DANSER

Si je mets sur vous la main...

M. JOURDAIN, *au Maître à danser.*

Tout beau!

LE MAITRE D'ARMES

Je vous étrillerai d'un air...

M. JOURDAIN, *au Maître d'armes.*

De grâce!

LE MAITRE A DANSER

Je vous rosserai d'une manière...

M. JOURDAIN, *au Maître à danser.*

Je vous prie...

LE MAITRE DE MUSIQUE

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN, *au Maître de musique.*

Mon Dieu! arrêtez-vous!

SCÈNE IV

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS

M. JOURDAIN

Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, messieurs?

M. JOURDAIN

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Eh quoi! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

LE MAITRE A DANSER

Comment, monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Un homme sage est au-dessus de toutes

les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAITRE D'ARMES

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAITRE A DANSER

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin !

LE MAITRE D'ARMES

Allez, philosophe de chien !

LE MAITRE DE MUSIQUE

Allez, bélître de pédant !

LE MAITRE A DANSER

Allez, cuistre fieffé !

LE MAITRE DE PHILOSOPHI

Comment, marauds que vous êtes !...

(Le Philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.)

M. JOURDAIN

Monsieur le philosophe !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Infâmes ! coquins ! insolents !

M. JOURDAIN

Monsieur le philosophe !

LE MAITRE D'ARMES

La peste de l'animal !

M. JOURDAIN

Messieurs !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Impudents !

M. JOURDAIN

Monsieur le philosophe !

LE MAITRE A DANSER

Diantre soit de l'âne bâté !

M. JOURDAIN

Messieurs !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Scélérats !

M. JOURDAIN

Monsieur le philosophe !

LE MAITRE DE MUSIQUE

Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN

Messieurs !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

M. JOURDAIN

Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe !

(Ils sortent en se battant.)

SCÈNE V

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS

M. JOURDAIN

Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE VI

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, *raccommodant son collet.*

Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN

Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire, du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN

Tout ce que je pourrai: car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN

Oui; mais faites comme si je ne le savais pas; expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN

Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN

Oh! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton*, etc.

M. JOURDAIN

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN

La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Oui.

M. JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Elle traite de la félicité; enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN

Non, laissons cela; je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne; je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

M. JOURDAIN

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Très volontiers.

M. JOURDAIN

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu elles sonnent avec les voyelles et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix: A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURDAIN

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

M. JOURDAIN

A, E, A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, en écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. JOURDAIN

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURDAIN

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O; I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, en allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait : U.

M. JOURDAIN

U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la vouliez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez dire que U.

M. JOURDAIN

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute; la consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

M. JOURDAIN

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

M. JOURDAIN

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère! que je vous veux de mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

M. JOURDAIN

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes ! et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Fort bien.

M. JOURDAIN

Cela sera galant; oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN

Non ,non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN

Pourquoi?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

De la prose.

M. JOURDAIN

Quoi! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendre; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN

Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN

Non, vous dis-je; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

On peut les mettre, premièrement, comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux*

yeux; ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir;* ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font;* ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS

M. JOURDAIN, *à son Laquais.*

Comment, mon habit n'est pas encore arrivé?

LE LAQUAIS

Non, monsieur.

M. JOURDAIN

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage.

Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VIII

M. JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR; UN GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de M. Jourdain;* UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN

Ah ! vous voilà ! Je m'allais mettre en colère contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR

Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

LE MAITRE TAILLEUR

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR

Point du tout, monsieur.

M. JOURDAIN

Comment, point du tout!

LE MAITRE TAILLEUR

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN

Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAITRE TAILLEUR

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAITRE TAILLEUR

Vous ne m'avez point dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAITRE TAILLEUR

Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN

Les personnes de qualité porten les fleurs en en-bas ?

LE MAITRE TAILLEUR

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN

Oh ! voilà qui est donc bien.

LE MAITRE TAILLEUR

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN

Non, vous dis-je ; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

LE MAITRE TAILLEUR

Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rheingrave, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. JOURDAIN

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

LE MAITRE TAILLEUR

Tout est bien.

M. JOURDAIN, *regardant l'habit du tailleur.*

Ah ! ah ! monsieur le tailleur, voilà de mon

étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

LE MAITRE TAILLEUR

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN

Oui; mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR

Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN

Oui; donnez-le-moi.

LE MAITRE TAILLEUR

Attendez : cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence; et ces sortes d'habits se mettent en cérémonie. Holà! entrez, vous autres.

SCÈNE IX

M. JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR; GARÇONS TAILLEURS, *dansants;* UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR, *à ses Garçons.*

Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

(Les quatre garçons tailleurs, dansants, s'approchent de M. Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices; les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf. M. Jourdain se promène au milieu d'eux et leur montre son habit pour voir s'il est bien fait.)

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons, quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN

Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN

Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : Mon gentilhomme. *(Donnant de l'argent.)* Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN

Monseigneur ! Oh ! oh ! monseigneur ! Attendez, mon ami, monseigneur mérite quelque chose ; et ce n'est pas une petite parole que monseigneur. Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN

Votre grandeur ! Oh ! oh ! oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur ! *(Bas, à part.)* Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. *(Haut.)* Tenez, voilà pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN

Il a bien fait, je lui allais tout donner.

SCÈNE X

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

(Les quatre Garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de M. Jourdain.)

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

M. JOURDAIN, DEUX LAQUAIS

M. JOURDAIN

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN

Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II

M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS

M. JOURDAIN

Nicole!

NICOLE

Plaît-il?

M. JOURDAIN

Écoutez.

U. OF ILL. LIB.

NICOLE, *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Qu'as-tu à rire?

NICOLE

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Comment donc?

NICOLE

Ah! ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Quelle friponne est-ce là! te moques-tu de moi?

NICOLE

Nenni, monsieur; j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne me saurais tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Mais voyez quelle insolence !

NICOLE

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN

Je te...

NICOLE

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Tiens, si tu ris le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE

Eh bien ! monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE

Hi, hi.

M JOURDAIN

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE

Hi, hi.

M. JOURDAIN

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE

Hi, hi.

M. JOURDAIN

Encore?

NICOLE, *tombant à force de rire.*

Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl ; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

J'enrage !

NICOLE

De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Si je te prends...

NICOLE

Monsieur, eur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE

Que voulez-vous que je fasse, monsieur ?

M. JOURDAIN

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, *se relevant.*

Ah ! par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de

désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE

Vous devriez, au moins, la fermer à certaines gens.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS

MADAME JOURDAIN

Ah, ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

M. JOURDAIN

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MADAME JOURDAIN

Tout ce monde-là est un monde qui a

raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison : on dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours ; et, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE

Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN

Ouais! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne!

MADAME JOURDAIN

Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez?

NICOLE

Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle?

M. JOURDAIN

Taisez-vous, ma servante et ma femme.

MADAME JOURDAIN

Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN

Taisez-vous, vous dis-je ; vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN

Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE

J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURDAIN

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN

N'irez-vous point, l'un de ces jours, au collège, vous faire donner le fouet, à votre âge ?

M. JOURDAIN

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à

l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège !

NICOLE

Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN

Sans doute.

MADAME JOURDAIN

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, *(A Madame Jourdain.)* savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MADAME JOURDAIN

Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

MADAME JOURDAIN

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. JOURDAIN

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande ce que je parle avec vous, ce que je dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

MADAME JOURDAIN

Des chansons.

M. JOURDAIN

Hé ! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?...

MADAME JOURDAIN

Eh bien?

M. JOURDAIN

Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. JOURDAIN

C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN

De la prose?

M. JOURDAIN

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Et voilà ce que c'est que d'étudier. *(A Nicole.)* Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE

Comment?

M. JOURDAIN

Oui, qu'est-ce que tu fais quand tu dis U?

NICOLE

Quoi?

M. JOURDAIN

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE

Eh bien, U.

M. JOURDAIN

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE

Je dis U.

M. JOURDAIN

Oui ; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN

Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas. U, vois-tu? je fais la moue, U.

NICOLE

Oui, cela est biau !

MADAME JOURDAIN

Voilà qui est admirable !

M. JOURDAIN

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là.

NICOLE

De quoi est-ce que tout cela guérit?

M. JOURDAIN

J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN

Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE

Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN

Ouais ! ce maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. *(Après avoir fait apporter les fleurets, et en avoir donné un à Nicole.)* Tiens, raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE

Eh bien, quoi ?

(Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.)

M. JOURDAIN

Tout beau ! Holà ! Oh! Doucement. Diantre soit la coquine !

NICOLE

Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN

Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de me pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN

Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN

Çamon vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles ! et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné !

M. JOURDAIN

Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN

Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN

Eh bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MADAME JOURDAIN

Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

M. JOURDAIN

Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

MADAME JOURDAIN

Et quoi ?

M. JOURDAIN

Baste ! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN

Oui, attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

MADAME JOURDAIN

Oui, oui ; il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN

Chansons !

M. JOURDAIN

Ouais ! vous êtes bien obstinée, ma femme.

Je vous dis qu'il me tiendra sa parole; j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

M. JOURDAIN

Taisez-vous. Le voici.

MADAME JOURDAIN

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

M. JOURDAIN

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE

DORANTE

Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN

Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE

Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE

Comment ! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde.

M. JOURDAIN

Vous voyez.

DORANTE

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit; nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN

Hai, hai.

MADAME JOURDAIN, *à part.*

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE

Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN, *à part.*

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE

Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

M. JOURDAIN

Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. *(A madame Jourdain.)* Dans la chambre du roi !

DORANTE

Allons, mettez.

M. JOURDAIN

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE

Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN

Monsieur...

DORANTE

Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain; vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN, *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, *à part.*

Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions ; et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. JOURDAIN

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN

Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE

Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN, *bas, à madame Jourdain.*

Eh bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. JOURDAIN, *bas, à madame Jourdain.*

Je vous le disais bien.

DORANTE

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN, *bas, à madame Jourdain.*

Vous voilà, avec vos soupçons ridicules!

DORANTE

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN

Je crois que oui, j'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous, une fois, deux cents louis.

DORANTE

Cela est vrai.

M. JOURDAIN

Une autre fois, six-vingts.

DORANTE

Oui.

M. JOURDAIN

Une autre fois, cent quarante.

DORANTE

Vous avez raison.

M. JOURDAIN

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE

Justement.

M. JOURDAIN

Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE

Il est vrai.

M. JOURDAIN

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

DORANTE

Fort bien. Douze sous huit deniers. Le compte est juste.

M. JOURDAIN

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sous quatre deniers à votre sellier.

DORANTE

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

M JOURDAIN

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE

Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encor deux cents pistoles que vous m'allez donner; cela fera juste dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Eh bien! ne l'avais-je pas bien deviné?

M. JOURDAIN, *bas, à madame Jourdain.*

Paix!

DORANTE

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

M. JOURDAIN

Hé! non.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN, *bas, à madame Jourdain.*

Taisez-vous.

DORANTE

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN

Non, monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN, *bas, à madame Jourdain.*

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN

Point, monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

C'est un vrai enjôleur.

M. JOURDAIN, *bas, à madame Jourdain.*

Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN, *bas, à madame Jourdain.*

Vous tairez-vous?

DORANTE

J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur

ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

M. JOURDAIN

C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Quoi! vous allez encore lui donner cela?

M. JOURDAIN, *bas, à madame Jourdain.*

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE

DORANTE

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain?

MADAME JOURDAIN

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée...

DORANTE

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

MADAME JOURDAIN

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE

Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi?

MADAME JOURDAIN

Oui, vraiment, nous avons fort envie de rire; fort envie de rire nous avons!

DORANTE

Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN

Tredame! monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite? et la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE

Ah! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon; je ne songeais pas que vous êtes jeune; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI

M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE

M. JOURDAIN, *à Dorante.*

Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE

Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURDAIN

Je vous suis trop obligé.

DORANTE

Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, *bas, à M. Jourdain*

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE

Merveilleux ! et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN

Plût au ciel !

MADAME JOURDAIN, *à Nicole.*

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN

Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE

Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

M. JOURDAIN

Oh ! assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN, *bas, à Nicole.*

Que sa présence me pèse sur les épaules !

DORANTE

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami; et, lorsque vous me fîtes

confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable, chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole.*

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN

Il n'y a pas de dépense que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants; et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toutes choses.

MADAME JOURDAIN, *bas, à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille

DORANTE

Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue; et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURDAIN

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE

Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN, *s'apercevant que Nicole écoute, et lui donnant un soufflet.*

Ouais! vous êtes bien impertinente! *(A Dorante.)* Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, NICOLE

NICOLE

Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai

conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle : c'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE

En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN

Va-t'en lui en parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble, à mon mari, la demande de ma fille.

NICOLE

J'y cours, madame, avec joie ; et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. *(Seule.)* Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE

NICOLE, *à Cléonte.*

Ah! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE

Retire-toi, perfide ! et ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE

Retire-toi, te dis-je, et va-t'en de ce pas dire à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE

Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE

Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE

Quoi ! tu me viens aussi...

COVIELLE

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE, *à part.*

Ouais ! quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE

CLÉONTE

Quoi! traiter un amant de la sorte! et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants!

COVIELLE

C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle: et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables; je la rencontre par hasard : mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu!

COVIELLE

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE

Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE

Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

CLÉONTE

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE

Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉONTE

C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE

Ne t'avise point, je te prie, de me jamais parler pour elle.

COVIELLE

Moi, monsieur? Dieu m'en garde!

CLÉONTE

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE

N'ayez pas peur.

CLÉONTE

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE

Qui songe à cela?

CLÉONTE

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE

J'y consens.

CLÉONTE

Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité.

Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE

C'est fort bien dit; et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE

Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE

Elle, monsieur? voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très médiocre; et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE

Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs : elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE

Non, mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions...

CLÉONTE

Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE

Pour de l'esprit...

CLÉONTE

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE

Sa conversation...

CLÉONTE

Sa conversation est charmante.

COVIELLE

Elle est toujours sérieuse...

CLÉONTE

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de

ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE

Mais, enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles.

COVIELLE

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE

Moi! j'aimerais mieux mourir, et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite

CLÉONTE

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE

NICOLE, *à Lucile*.

Pour moi, j'ai été toute scandalisée.

LUCILE

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE, *à Covielle.*

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE

Je veux vous imiter.

LUCILE

Qu'est-ce donc, Cléonte? Qu'avez-vous?

NICOLE

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE

Quel chagrin vous possède?

NICOLE

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE

Êtes-vous muet, Cléonte?

NICOLE

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE

Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE

Que cela est Judas!

LUCILE

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE, *à Covielle.*

Ah! ah! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE, *à Cléonte.*

On a devîné l'enclouure.

LUCILE

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLÉONTE

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le pensez, de votre infidélité; que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins; je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE, *à Nicole.*

Queussi, queumi.

LUCILE

Voilà bien du bruit pour un rien! Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait, ce matin, éviter votre abord.

CLÉONTE, *voulant s'en aller, pour éviter Lucile.*

Non; je ne veux rien écouter.

NICOLE, *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE, *voulant aussi s'en aller, pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE, *suivant Cléonte.*

Sachez que ce matin...

CLÉONTE, *marchant toujours, sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE, *suivant Covielle.*

Apprends que...

COVIELLE, *marchant aussi, sans regarder Nicole.*

Non, traîtresse.

LUCILE

Écoutez.

CLÉONTE

Point d'affaire.

NICOLE

Laisse-moi dire.

COVIELLE

Je suis sourd.

LUCILE

Cléonte !

CLÉONTE

Non.

NICOLE

Covielle !

COVIELLE

Point.

LUCILE

Arrêtez.

CLÉONTE

Chansons !

NICOLE

Entends-moi.

COVIELLE

Bagatelle !

LUCILE

Un moment.

CLÉONTE

Point du tout.

NICOLE

Un peu de patience.

COVIELLE

Tarare !

LUCILE

Deux paroles.

CLÉONTE

Non ; c'en est fait.

NICOLE

Un mot.

COVIELLE

Plus de commerce.

LUCILE, *s'arrêtant.*

Eh bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, *s'arrêtant aussi.*

Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE, *se retournant vers Lucile.*

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, *s'en allant à son tour, pour éviter Cléonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, *se retournant vers Nicole.*

Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, *s'en allant aussi, pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE, *suivant Lucile.*

Dites-moi...

LUCILE, *marchant toujours, sans regarder Cléonte.*

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE, *suivant Nicole.*

Conte-moi...

NICOLE, *marchant aussi, sans regarder Covielle.*

Non, je ne conte rien.

CLÉONTE

De grâce !

LUCILE

Non, vous dis-je.

COVIELLE

Par charité !

NICOLE

Point d'affaire.

CLÉONTE

Je vous en prie.

LUCILE

Laissez-moi.

COVIELLE

Je t'en conjure.

NICOLE

Ote-toi de là.

CLÉONTE

Lucile !

LUCILE

Non!

COVIELLE

Nicole!

NICOLE

Point.

CLÉONTE

Au nom des dieux!

LUCILE

Je ne veux pas.

COVIELLE

Parle-moi.

NICOLE

Point du tout.

CLÉONTE

Éclaircissez mes doutes.

LUCILE

Non; je n'en ferai rien.

COVIELLE

Guéris-moi l'esprit.

NICOLE

Non; il ne me plaît pas.

CLÉONTE

Eh bien! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais, loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE, *à Nicole.*

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, *à Cléonte, qui veut sortir.*

Cléonte!

NICOLE, *à Covielle, qui suit son Maître.*

Covielle!

CLÉONTE, *s'arrêtant.*

Hé?

COVIELLE, *s'arrêtant aussi.*

Plaît-il?

LUCILE

Où allez-vous?

CLÉONTE

Où je vous ai dit.

COVIELLE

Nous allons mourir.

LUCILE

Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE

Moi! je veux que vous mouriez?

CLÉONTE

Oui, vous le voulez.

LUCILE

Qui vous le dit?

CLÉONTE, *s'approchant de Lucile.*

N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE

Est-ce ma faute? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'a-

venture dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE. *à Covielle.*

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE, *à Cléonte.*

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, *à Covielle.*

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

MADAME JOURDAIN

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte; et vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE

Ah! madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

SCÈNE XII

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

CLÉONTE

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN

Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE

Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage, aujourd'hui, semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre ; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN

Touchez là, monsieur : ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE

Comment?

M. JOURDAIN

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis ?

M. JOURDAIN

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M. JOURDAIN

Voilà pas le coup de langue ?

MADAME JOURDAIN

Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

M. JOURDAIN

Peste soit de la femme ! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE

Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN, *à Nicole.*

Taisez-vous, impertinente : vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille ; je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN

Marquise?

M. JOURDAIN

Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN

Hélas! Dieu m'en garde!

M. JOURDAIN

C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse; c'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent, Ils ont amassé du bien à leurs enfants qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets; et je veux un homme, en un mot, qui m'ait

obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. JOURDAIN

Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir toujours demeurer dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE XIII

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE

MADAME JOURDAIN

Cléonte, ne perdez point courage encore. *(A Lucile.)* Suivez-moi, ma fille; et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIV

CLÉONTE, COVIELLE

COVIELLE

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE

Que veux-tu ? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE

Vous moquez-vous, de le prendre sérieuse-

ment avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE

Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de M. Jourdain.

COVIELLE, *riant.*

Ah! ah! ah!

CLÉONTE

De quoi ris-tu?

COVIELLE

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE

Comment?

COVIELLE

L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE

Quoi donc?

COVIELLE

Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons: il est homme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'a-

visera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts; laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE

Mais apprends-moi...

COVIELLE

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCÈNE XV

M. JOURDAIN

Que diable est-ce là? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs: il n'y a qu'honneur et civilité avec eux; et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monsieur, voici monsieur le comte et une dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN

Eh! mon Dieu! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XVII

DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE

Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII

DORIMÈNE, DORANTE

DORIMÈNE

Je ne sais pas, Dorante ; je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE

Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison ni la mienne ?

DORIMÈNE

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir douce-

ment à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela ; mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien ; et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE

Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMÈNE

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE

Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent pour deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous

déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez : et je ne veux point cela.

DORANTE

Ah ! madame ! ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE

Je sais ce que je dis ; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE

Hé ! madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE

M. JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.*

Un peu plus loin, madame.

DORIMÈNE

Comment ?

M. JOURDAIN

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE

Quoi donc ?

M. JOURDAIN

Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE

Madame, M. Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et, si j'avais aussi le mérite, pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. *(Bas à Dorimène.)* C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, *bas*, *à Dorante*.

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE

Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN

Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

Ne pourrai-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Comment! gardez-vous-en bien. Cela serait vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. *(Haut.)* M. Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE

Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE

C'est bien de la grâce qu'il me fait.

M. JOURDAIN

Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

DORANTE

Songeons à manger.

SCÈNE XX

M. JOURDAIN, DORANTE, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS, *à M. Jourdain.*

Tout est prêt, monsieur.

DORANTE

Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

SCÈNE XXI

ENTRÉE DE BALLET

(Six Cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DORIMÈNE, M. JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS

DORIMÈNE

Comment ! Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique !

M. JOURDAIN

Vous vous moquez, madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

(Dorimène, M. Jourdain, Dorante et les trois Musiciens se mettent à table.)

DORANTE

M. Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas, sur cette matière, les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles ; il y aurait partout de l'élégance avec de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et

de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armée d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et, pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE

Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN

Ah! que voilà de belles mains!

DORIMÈNE

Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

M. JOURDAIN

Moi, madame? Dieu me garde d'en vouloir parler! Ce ne serait pas agir en galant homme; et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN

Vous avêz trop de bonté...

DORANTE, *après avoir fait signe à M. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin â M. Jourdain, et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de chanter un air à boire.

DORIMÈNE

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique; et je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN

Madame, ce n'est pas...

DORANTE

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous feront entendre vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

PREMIER ET SECOND MUSICIENS, *ensemble, un verre à la main.*

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoub er mon amour.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche, il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie;

Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits!
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECOND ET TROISIÈME MUSICIENS, *ensemble.*

Buvons, chers amis, buvons;
Le temps qui fuit nous y convie.
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours.
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie :
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS, *ensemble.*

Sus, sus, du vin partout; versez, garçon, versez;
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise : assez.

DORIMÈNE

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; et cela est tout à fait beau.

M. JOURDAIN

Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE

Ouais! M. Jourdain est galant plus que je ne pensais.

DORANTE

Comment, madame! pour qui prenez-vous M. Jourdain?

M. JOURDAIN

Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

DORIMÈNE

Encore!

DORANTE, *à Dorimène.*

Vous ne le connaissez pas.

M. JOURDAIN

Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE

Oh! je le quitte.

DORANTE

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que M. Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMÈNE

M. Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN

Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

SCÈNE II

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS

MADAME JOURDAIN

Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien! C'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener!

DORANTE

Que voulez-vous dire, madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, que c'est lui qui donne ce régal à madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN

Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN

Ce sont des chansons que cela ; je sais ce que je sais.

DORANTE

Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous de mettre la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE, *suivant Dorimène, qui sort.*

Madame, holà ! madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN

Madame... Monsieur le comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS

M. JOURDAIN

Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits! vous me venez faire des affronts devant tout le monde; et vous chassez de chez moi des personnes de qualité!

MADAME JOURDAIN

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN

Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(Les Laquais emportent la table.)

MADAME JOURDAIN, *sortant.*

Je me moque de cela: ce sont mes droits que je défends; et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN

Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV

M. JOURDAIN

Elle est arrivée là bien malheureusement! J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit... Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE V

M. JOURDAIN, COVIELLE, *déguisé.*

COVIELLE

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous?

M. JOURDAIN

Non, monsieur.

COVIELLE, *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN

Moi?

COVIELLE

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN

Pour me baiser?

COVIELLE

Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

M. JOURDAIN

De feu monsieur mon père?

COVIELLE

Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN

Comment dites-vous?

COVIELLE

Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN

Mon père?

COVIELLE

Oui.

M. JOURDAIN

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE

Assurément.

M. JOURDAIN

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE

Sans doute.

M. JOURDAIN

Je ne sais donc pas comment le monde est fait?

COVIELLE

Comment?

M. JOURDAIN

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE

Lui, marchand? C'est pure médisance; il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN

Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

COVIELLE

Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE

Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN

Par tout le monde?

COVIELLE

Oui.

M. JOURDAIN

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là?

COVIELLE

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN

Quelle ?

COVIELLE

Vous savez que le fils du Grand-Turc est ici ?

M. JOURDAIN

Moi? Non.

COVIELLE

Comment! il a un train tout à fait magnifique; tout le monde le va voir; et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURDAIN

Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN

Le fils du Grand-Turc?

COVIELLE

Oui; et il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN

Mon gendre, le fils du Grand-Turc!

COVIELLE

Le fils du Grand-Turc, votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et, après quelques autres discours, il me dit : « Acciam croc soler onch alla moustaphgidélum amanahem varahini oussere carbulath? » C'est-à-dire: « N'as-tu pas vu une jeune belle personne, qui est la fille de M. Jourdain, gentilhomme parisien?»

M. JOURDAIN

Le fils du Grand-Turc dit cela de moi?

COVIELLE

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous

connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : « Ah ! me dit-il, marababa sahem ! » C'est-à-dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! »

M. JOURDAIN

Marababa sahem veut dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ?

COVIELLE

Oui.

M. JOURDAIN

Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car, pour moi, je n'aurais jamais cru que « marababa sahem » eût voulu dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc !

COVIELLE

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire caracacamouchen ?

M. JOURDAIN

Caracacamouchen ? Non.

COVIELLE

C'est-à-dire : Ma chère âme.

M. JOURDAIN

Caracacamouchen veut dire ; « Ma chère âme ? »

COVIELLE

Oui.

M. JOURDAIN

Voilà qui est merveilleux ! *Caracacamouchen*, ma chère âme ! Dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN

Mamamouchi ?

COVIELLE

Oui, *mamamouchi*, c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin, enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN

Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE

Comment ! le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN

Il va venir ici ?

COVIELLE

Oui ; et il a amené toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand-Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand-Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir ; le voilà.

SCÈNE VI

CLÉONTE, *habillé en Turc ;* TROIS PAGES, *portant la veste de Cléonte ;* M. JOURDAIN, COVIELLE

CLÉONTE

Ambousahim oqui boraf, Giourdina, salamaléqui !

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

C'est-à-dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri ! » Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN

Je suis très humble serviteur de Son Altesse turque.

COVIELLE

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE

Oustin yoc catamaléqui basum base alla moram !

COVIELLE

Il dit : « Que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents ! »

M. JOURDAIN

Son Altesse turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

CLÉONTE

Bel-men.

COVIELLE

Il dit : « Que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage. »

M. JOURDAIN

Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE

Oui. La langue turque est comme cela ; elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÉNE VII

COVIELLE

Ah! ah! ah! ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah! ah!...

SCÈNE VIII

DORANTE, COVIELLE

COVIELLE

Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE

Ah! ah! Covielle, qui t'aurait reconnu? Comme te voilà ajusté!

COVIELLE

Vous voyez. Ah! ah! ah!

DORANTE

De quoi ris-tu ?

COVIELLE

D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE

Comment ?

COVIELLE

Je vous le donnerais en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de M. Jourdain,

pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE

Je ne devine point le stratagème; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE

Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX

CÉRÉMONIE TURQUE

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *assistants du Muphti, chantants et dansants.*

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

(*Six Turcs entrent gravement, deux à deux, au son des instruments. Ils portent trois tapis, qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs, chantants, passent par-dessous ces tapis pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.*)

(*Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et*

se mettent dessus à genoux. Le Muphti et les Dervis restent debout au milieu d'eux; et, pendant que le Muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces, sans proférer une seule parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre, en chantant Alli, *lèvent les bras au ciel, en chantant* Alla; *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lèvent tous, chantant* Alla ekber, *et deux Dervis vont chercher M. Jourdain.*)

SCÈNE X

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantants et dansants;* M. JOURDAIN, *vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre.*

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star Muphti,
Ti qui star ti?
Non intendir;
Tazir, tazir.

(*Deux Dervis font retirer M. Jourdain.*)

SCÈNE XI

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantants et dansants.*

LE MUPHTI

Dice, Turque, qui star quista?
Anabatista? Anabatista?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Zuinglista?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Coffita?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Hussita? Morista? Fronista?

LES TURCS

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI,

Ioc, ioc, ioc. Star pagana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Luterana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Puritana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana? Mahamétana?

LES TURCS

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI

Como chamara? Como chamara?

LES TURCS

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI, *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI

Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar, sera e matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina,
Dar turbanta, e dar scarrina,
Con galera e brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar, sera e matina.

(*Aux Turcs.*)

Star bon Turca Giourdina?

LES TURCS

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI, *dansant et chantant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCÈNE XII

TURCS, *chantants et dansants.*

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

SCÈNE XIII

LE MUPHTI, DERVIS, M. JOURDAIN ; TURCS, *chantants et dansants.*

(*Le Muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.*)

(*Les deux autres Dervis amènent M. Jourdain, et le font mettre à genoux, les mains par terre: de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant les bras au ciel, le Muphti crie à haute voix :* Hou.)

(*Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants, s'inclinant et se relevant alternativement, chantent aussi :* Hou, hou, hou.)

M. JOURDAIN, *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

Ouf!

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Ti non star furba?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUPHTI

Non star forfanta?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUPHTI, *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS

Ti non star furba?
No, no, no.
Non star furfanta?
No, no, no.
Donar turbanta.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

(*Les Turcs, dansants, mettent le turban sur la tête de M. Jourdain, au son des instruments.*)

LE MUPHTI, *donnant le sabre à M. Jourdain.*

Ti star nobile, non star fabbola :
Pigliar schiabbola

LES TURCS, *mettant le sabre à la main.*

Ti star nobile, non star fabbola :
Pigliar schiabbola.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

(*Les Turcs, dansants, donnent, en cadence, plusieurs coups de sabre à M. Jourdain.*)

LE MUPHTI

Dara, dara
Bastonnara.

LES TURCS

Dara, dara
Bastonnara.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET

(*Les Turcs, dansants, donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.*)

Non tener honta,
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS

Non tener honta,
Questa star l'ultimata affronta.

(*Le Muphti commence une troisième invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect ; après quoi les Turcs, chantants et dansants, sautant autour du Muphti, se retirent avec lui et emmènent M. Jourdain.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN

MADAME JOURDAIN

Ah ! mon Dieu ! miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter ? et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, et qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

M. JOURDAIN

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN

Comment donc ?

M. JOURDAIN

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi ?*

M. JOURDAIN

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN

Quelle bête est-ce là ?

M. JOURDAIN

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, *paladin*.

MADAME JOURDAIN

Baladin ! Êtes-vous en âge de danser des ballets ?

M. JOURDAIN

Quelle ignorante ! Je dis paladin ; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN

Quelle cérémonie donc ?

M. JOURDAIN

Mahameta, per Giourdina.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. JOURDAIN

Giourdina, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN

Eh bien ! quoi, Jourdain ?

M. JOURDAIN

Voler far un paladina de Giourdina.

MADAME JOURDAIN

Comment ?

M. JOURDAIN

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce à dire, cela?

M. JOURDAIN

Per deffender Palestina.

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN

Dara, dara bastonnata.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

M. JOURDAIN

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce donc que tout cela?

M. JOURDAIN, *chantant et dansant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Il tombe par terre.*)

MADAME JOURDAIN

Hélas! mon Dieu! mon mari est devenu fou.

M. JOURDAIN, *se relevant et s'en allant.*

Paix, insolente! Portez respect à monsieur le *mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN, *seule.*

Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. (*Apercevant*

Dorimène et Dorante.) Ah ! ah ! voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCÈNE II

DORANTE, DORIMÈNE

DORANTE

Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que, dans tout le monde, il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, madame il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE

Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE

J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; et toutes ces choses finissent avec le mariage, comme vous savez.

DORANTE

Ah! madame! est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMÈNE

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE

Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur; et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme; la figure en est admirable.

SCÈNE III

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE

DORANTE

Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE

J'ai été bien aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue, ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE

Cela n'est rien : j'excuse en elle un pareil mouvement. Votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN

La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE

Vous voyez, madame, que M. Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa grandeur, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE

C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE

Où est donc Son Altesse turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN

Le voilà qui vient; et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE CLÉONTE, *habillé en Turc.*

DORANTE, *à Cléonte.*

Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

M. JOURDAIN

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Holà! où diantre est-il allé? (*A Cléonte.*) *Strouf, strif, strof, straf :* monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore,* et madame une *grandà dama, grandà dama.* (*Voyant qu'il ne se fait pas entendre.*) Ah! (*A Cléonte, montrant Dorante.*) Monsieur, lui *mamamouchi* français; et madame, *mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprète.

SCÈNE V

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE; CL ONTE, *habillé en Turc;* COVIELLE, *déguisé.*

M. JOURDAIN

Où allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. (*Montrant Cléonte.*) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (*A Dorimène et à Dorante.*) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE

Cataléqui tubal ourin soter amalouchan.

M. JOURDAIN, *à Dorimène et à Dorante.*

Voyez-vous?

COVIELLE

Il dit : Que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN

Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE

Cela est admirable !

SCÈNE VI

LUCILE, CLÉONTE, M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE

M. JOURDAIN

Venez, ma fille; approchez-vous, et venez donner la main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE

Comment, mon père ! comme vous voilà fait ! Est-ce une comédie que vous jouez ?

M. JOURDAIN

Non, non, ce n'est pas une comédie; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (*Montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE

A moi, mon père ?

M. JOURDAIN

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

LUCILE

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN

Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN

Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je ; çà, votre main.

LUCILE

Non, mon père : je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... (*Reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père ; je vous dois entièrement obéissance ; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN

Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir ; et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.

MADAME JOURDAIN

Comment donc ! qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN

Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein? et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

M. JOURDAIN

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.

MADAME JOURDAIN

Avec le fils du Grand-Turc?

M JOURDAIN

Oui. (*Montrant Covielle.*) Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire du truchement; et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE

Comment! madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN

Mon Dieu! monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE

C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN

Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE

Sans doute.

MADAME JOURDAIN

Elle peut oublier Cléonte ?

DORANTE

Que ne fait-on pas pour être grande dame ?

MADAME JOURDAIN

Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN

Ah ! que de bruit !

LUCILE

Ma mère...

MADAME JOURDAIN

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN, *à madame Jourdain.*

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN

Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE, *à madame Jourdain.*

Madame...

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous me conter, vous?

COVIELLE

Un mot.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN

Je n'y consentirai point.

COVIELLE

Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN

Non.

M. JOURDAIN, *à madame Jourdain.*

Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN

Non ; je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN

Voilà une grande obstination de femme. Cela vous fera-t-il mal de l'entendre?

COVIELLE

Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN

Eh bien! quoi?

COVIELLE, *bas, à madame Jourdain.*

Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand-Turc?

MADAME JOURDAIN, *bas, à Covielle.*

Ah! ah!

COVIELLE, *bas, à madame Jourdain.*

Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

MADAME JOURDAIN, *bas, à Covielle.*

Ah! comme cela, je me rends.

COVIELLE, *bas, à madame Jourdain.*

Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN, *haut.*

Oui, voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah! voilà tout le monde raisonnable. (*A*

madame Jourdain.) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand-Turc.

MADAME JOURDAIN

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE

C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.

MADAME JOURDAIN

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, *bas, à M Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN, *bas.*

Bon, bon. (*Haut.*) Qu'on aille querir le notaire.

DORANTE

Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse turque.

M. JOURDAIN

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN

Et Nicole?

M. JOURDAIN

Je la donne au truchement ; et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE

Monsieur, je vous remercie. (*A part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

BALLET DES NATIONS

PREMIÈRE ENTRÉE

UN DONNEUR DE LIVRES, dansant; IMPORTUNS, dansants; DEUX HOMMES DU BEL AIR, DEUX FEMMES DU BEL AIR, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS BABILLARD, UNE VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE, TROUPE DE SPECTATEURS, chantants.

CHOEUR DE SPECTATEURS, *au Donneur de livres.*

A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur!
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

PREMIER HOMME DU BEL AIR

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici ; les dames vous en prient.

SECOND HOMME DU BEL AIR

Holà, monsieur! monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté!

PREMIÈRE FEMME DU BEL AIR

Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans!

SECONDE FEMME DU BEL AIR

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes.

PREMIER GASCON

Ah! l'homme aux libres; qu'on m'en vaille;
J'ai déjà lé poumon usé.
Bous boyez que chacun mé raille,
Et jé suis escandalisé
De boir ès mains de la canaille
Cé qui m'est par bous réfusé.

SECOND GASCON

Hé! cadédis, monseu, boyez qui l'on pût être.
Un libret, jé bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pensé, mordi, qué lé fat
N'a pas l'honneur dé mé connaître.

UN SUISSE

Montsir le donner de papieir,
Que vuel dir' sti façon de fifre?
Moi, l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre :
Pardi, mon foi, montsir, je pense fous l'être ifre!

(*Le Donneur de livres, fatigué par les Importuns qu'il trouve toujours sur ses pas, se retire en colère.*)

UN VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait.
Et cela, sans doute, est laid,
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait,
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au sommet

De la salle où l'on met
Les gens de l'intriguet.
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait;
Et cela, sans doute, est laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Il est vrai que c'est une honte;
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal.
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,
Et que ces jours passés un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES DU BEL AIR

Ah! quel bruit!

FEMMES DU BEL AIR

Quel fracas! quel chaos! quel mélange!

HOMMES DU BEL AIR

Quelle confusion! quelle cohue étrange!
Quel désordre! quel embarras!

PREMIÈRE FEMME DU BEL AIR

On y sèche.

SECONDE FEMME DU BEL AIR

L'on n'y tient pas.

PREMIER GASCON

Bentré, jé suis à vout.

SECOND GASCON

J'enragé, Diou mé

LE SUISSE

Ah ! que i'y faire saif dans sti sal de cians !

PREMIER GASGON

Jé murs !

SECOND GASCON

Jé perds la tramontane !

LE SUISSE

Mon foi, moi, le foudrais être hors de dedans.

LE VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis.
Ils seront bien ébaubis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerais mieux être au milieu de la halle.
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis.

(*Le Donneur de livres revient avec les Importuns qui l'ont suivi.*)

CHŒUR DE SPECTATEURS

A moi, monsieur, à moi ! de grâce, à moi, monsieur !
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

(*Les Importuns, ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux spectateurs, pendant que le Donneur de livres danse ; après quoi, ils se joignent à lui et forment la première entrée.*)

DEUXIÈME ENTRÉE

ESPAGNOL

TROIS ESPAGNOLS, chantants ; ESPAGNOLS, dansants.

PREMIER ESPAGNOL

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer,
De tan buen ayre adolezco,
Que es mas de lo que padezco,
Lo que quiero padecer ;
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Lisonxeame la fuerte
Con piedad tan advertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.

Vivir de la golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

(*Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent ensemble.*)

PREMIER ESPAGNOL

Ay ! que locura, con tanto rigor
Quexarse de Amor,
Del nino bonito
Que todo es dulzura !
Ay ! que locura !
Ay ! que locura !

SECOND ESPAGNOL

El dolor solicita,
El que al dolor se da :
Y nadie de amor muere,
Sino quien no save a nar.

PREMIER ET SECOND ESPAGNOLS

Dulce muerte es el amor
Con correspondencia igual;
Y si esta gozamos hoy,
Porque la quieres turbar ?

TROISIÈME ESPAGNOL

Alegrese enamorado,
Y tome mi parecer,
Que en esto de querer
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Vaya, vaya de fiesta !
Vaya de bayle !
Alegria, alegria, alegria !
Que esto de dolor es fantasia.

TROISIÈME ENTRÉE

ITALIENS

UNE ITALIENNE, chantant; UN ITALIEN, chantant; ARLEQUIN, TRIVELINS et SCARAMOUCHES, dansants.

L'ITALIENNE

Di rigori armata il seno,
Contro Amor mi ribellai;
Ma fui vinta in un baleno
In mirar due vaghi rai.
Ahi! chè resiste poco
Cor di ge o a stral di fuoco!

M' si caro è 'l mio tormento,
Dolce è si la piaga mia,
Ch' il penare è 'l mio contento,
E 'l suo armi è tirannia;
Ahi! che più giova e piace,
Quanto amor è più vivace!

(*Deux Scaramouches et deux Trivelins représentent avec Arlequin une nuit, à la manière des comédiens ituliens.*)

L'ITALIEN

Bel tempo che vola
Rapisce il contento:
D'Amor nella scola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE

Insin che florida
Ride l'età,
Che pur tropp' orrida,
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE

Sù cantiamo,
Sù godiamo,
Ne bei di di gioventù;
Perduto ben non si racquista più.

L'ITALIEN

Pupil'a ch' è vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE

Ma poichè frigida
La gue l' età.
Più l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE

Sù cantiamo,
Sù godiamo,
Ne' bei di di gioventù;
Perduto ben non si racquista più.

(*Les Scaramouches et les Trivelins finissent l'entrée par une danse.*)

QUATRIÈME ENTRÉE

FRANÇAIS

DEUX POITEVINS, chantants et dansants; POITEVINS et POITEVINES, dansants.

PREMIER POITEVIN

Ah! qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah! que le ciel donne un beau jour!

SECOND POITEVIN

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour.
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE

Vois, ma Climène,
Vois, sous ce chêne,

S'entre-baiser ces oiseaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne ;
De leurs doux feux
Leur âme est pleine :
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

(*Trois Poitevins et trois Poitevines dansent ensemble.*)

CINQUIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE

(*Les Espagnols, les Italiens et les Français se mêlent ensemble et forment la dernière entrée.*)

CHOEUR DE SPECTATEURS

Quels spectacles charmants ! quels plaisirs goûtons-nous !
Les dieux mêmes, les dieux, n'en ont point de plus doux !

FIN DU BOURGEOIS GENTILHOMME

LA

COMTESSE D'ESCARBAGNAS

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois en 1671

PERSONNAGES

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.
LE COMTE, son fils.
LE VICOMTE, amant de Julie.
JULIE, amante du Vicomte.
M. TIBAUDIER, conseiller, amant de la Comtesse.
M. HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comtesse.
M. BOBINET, précepteur de M. le Comte.
ANDRÉE, suivante de la Comtesse.
JEANNOT, valet de M. Tibaudier.
CRIQUET, valet de la Comtesse.

La scène est à Angoulême.

LA

COMTESSE D'ESCARBAGNAS

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, LE VICOMTE

LE VICOMTE

Eh quoi ! madame, vous êtes déjà ici ?

JULIE

Oui ; vous en devriez rougir de honte, Cléante ; et il n'est guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE

Je serais ici il y a une heure, s'il n'y avait point de fâcheux au monde, et j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter ; et c'est là, comme vous savez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvellistes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines jusqu'aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il

m'a fait, avec un grand mystère, une fatigante lecture de toutes les méchantes plaisanteries de la gazette de Hollande, dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet écrivain, et qu'il ne faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos troupes; et de là s'est jeté à corps perdu dans le raisonnement du ministère, dont il remarque tous les défauts, et d'où j'ai cru qu'il ne sortirait point. A l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet mieux que ceux qui les font. La politique de l'Etat lui laisse voir tous ses desseins; et elle ne fait pas un pas dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voisins, et remue à sa fantaisie toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusqu'en Afrique et en Asie; et il est informé de tout ce qui s'agite dans le conseil d'en haut du Prêtre-Jean et du Grand-Mogol.

JULIE

Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, et faire qu'elle soit plus aisément reçue.

LE VICOMTE

C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement; et, si je voulais y donner une excuse galante, je n'aurais qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier; que cette feinte où je me force n'étant

que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent; que j'évite le tête-à-tête avec cette comtesse ridicule dont vous m'embarrassez ; et, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE

Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pourrez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité de tous ces moments ; car j'ai trouvé en arrivant que la comtesse était sortie, et je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE

Mais tout de bon, madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE

Quand nos parents pourront être d'accord ; ce que je n'ose espérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, et que mes frères, non plus que votre père, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VICOMTE

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse,

et me contraindre à perdre en une sotte feinte les moments que j'ai près de vous?

JULIE

Pour mieux cacher notre amour. Et puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable, et je ne sais si celle que vous me donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulême plus achevée qu'elle n'était. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agréments; et sa sottise tous les jours ne fait que croître et embellir.

LE VICOMTE

Oui; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est point capable de se jouer longtemps, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qu'il voudrait employer à vous expliquer son ardeur; et, cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poète :

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture...

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture ;
Et, si je suis vos lois, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs ?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs ?

C'en est trop à la fois que ce double martyre ;
Et ce qu'il me faut taire et ce qu'il me faut dire
Exerce sur mon cœur pareille cruauté :

L'amour le met en feu, la contrainte le tue ;
Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs et de la feinte et de la vérité.

JULIE

Je vois que vous vous faites là bien plus maltraité que vous n'êtes ; mais c'est une licence que prennent messieurs les poètes, de mentir de gaieté de cœur et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE

C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en demeurer là Il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie : on sait dans le monde que vous avez de l'esprit ; et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE

Mon Dieu! madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE

Mon Dieu! Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner; et je vous embarrasserais si je faisais semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE

Moi, madame? vous vous moquez; et je ne suis pas si poète que vous pourriez bien croire, pour... Mais voici votre madame la comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

SCÈNE II

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE *et* CRIQUET, *dans le fond du théâtre.*

LA COMTESSE

Ah! mon Dieu! madame, vous voilà toute seule? Quelle pitié est-ce là? Toute seule! Il me semble que mes gens m'avaient dit que le vicomte était ici.

JULIE

Il est vrai qu'il y est venu; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE

Comment! il vous a vue?

JULIE

Oui.

LA COMTESSE

Et il ne vous a rien dit?

JULIE

Non, madame; et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE

Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe; et je ne suis oint de l'humeur de ces femmes injustes ui s'applaudissent des incivilités que leurs mants font aux autres belles.

JULIE

Il ne faut point, madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse et de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres. (*Apercevant Criquet.*) Que faites vous donc là, laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir

en province un laquais qui sache son monde! A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

SCÈNE III

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE

LA COMTESSE

Fille, approchez.

ANDRÉE

Que vous plaît-il, madame?

LA COMTESSE

Otez-moi mes coiffes. Doucement donc, maladroite : comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes!

ANDRÉE

Je fais, madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée; tenez encore ce manchon. Ne laissez point traîner tout cela, et portez-le dans ma garde-robe. Eh bien! où va-t-elle? où va-t-elle? Que veut-elle faire, cet oison bridé?

ANDRÉE

Je veux, madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robes.

LA COMTESSE

Ah! mon Dieu! l'impertinente! (*A Julie.*) Je vous demande pardon, madame. (*A Andrée.*) Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire où sont mes habits.

ANDRÉE

Est-ce, madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe ?

LA COMTESSE

Oui, butorde ; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE

Je m'en ressouviendrai, madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, JULIE

LA COMTESSE

Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là !

JULIE

Je les trouve bien heureux, madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE

C'est une fille de ma mère-nourrice que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.

JULIE

Cela est d'une belle âme, madame ; et il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE

Allons, des sièges. Holà ! laquais ! laquais ! laquais ! En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des sièges ! Filles ! laquais ! laquais ! filles ! quelqu'un ! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous-mêmes.

SCÈNE V

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE

ANDRÉE

Que voulez-vous, madame ?

LA COMTESSE

Il se faut bien égosiller avec vous autres!

ANDRÉE

J'enfermais votre manchon et vos coiffes dans votre armoi... dis-je, dans votre garde-robe.

LA COMTESSE

Appelez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE

Holà! Criquet!

LA COMTESSE

Laissez là votre Criquet, bouvière; et appelez : laquais !

ANDRÉE

Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à madame. Je pense qu'il est sourd, Criq... Laquais! laquais !

SCÈNE VI

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET

CRIQUET

Plaît-il ?

LA COMTESSE

Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET

Dans la rue, madame.

LA COMTESSE

Et pourquoi dans la rue

CRIQUET

Vous m'avez dit d'aller là dehors.

LA COMTESSE

Vous êtes un petit impertinent, mon ami; et vous devez savoir que là dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin, tantôt, de faire donner le fouet à ce petit fripon-là par mon écuyer; c'est un petit incorrigible.

ANDRÉE

Qu'est-ce que c'est, madame, que votre écuyer? Est-ce maître Charles que vous appelez comme cela ?

LA COMTESSE

Taisez-vous, sotte que vous êtes ; vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence. (*A Criquet.*) Deux sièges. (*A Andrée.*) Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent ; il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez tout effarée?

ANDRÉE

Madame...

LA COMTESSE

Eh bien ! madame. Qu'y a-t-il?

ANDRÉE

C'est que...

LA COMTESSE

Quoi?

ANDRÉE

C'est que je n'ai point de bougies.

LA COMTESSE

Comment ! vous n'en avez point ?

ANDRÉE

Non, madame, si ce n'est des bougies de juif.

LA COMTESSE

La bouvière ! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés ?

ANDRÉE

Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.

LA COMTESSE

Otez-vous de là, insolente. Je vous renverrai chez vos parents. Apportez-moi un verre d'eau.

SCÈNE VII

LA COMTESSE *et* JULIE, *faisant des cérémonies pour s'asseoir.*

LA COMTESSE

Madame !

JULIE

Madame !

LA COMTESSE

Ah ! madame !

JULIE

Ah ! madame !

LA COMTESSE

Mon Dieu ! madame !

JULIE

Mon Dieu ! madame !

LA COMTESSE

Oh ! madame !

JULIE

Oh ! madame !

LA COMTESSE

Eh! madame!

JULIE

Eh! madame!

LA COMTESSE

Eh! allons donc, madame!

JULIE

Eh! allons donc, madame!

LA COMTESSE

Je suis chez moi, madame. Nous sommes demeurées d'accord de cela Me prenez-vous pour une provinciale, madame?

JULIE

Dieu m'en garde, madame!

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, JULIE; ANDRÉE, *apportant un verre d'eau;* CRIQUET

LA COMTESSE

Allez, impertinente, je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une soucoupe pour boire.

ANDRÉE

Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe?

CRIQUET

Une soucoupe?

ANDRÉE

Oui.

CRIQUET

Je ne sais.

LA COMTESSE, *à Andrée.*

Vous ne vous grouillez pas?

ANDRÉE

Nous ne savons tous deux, madame, ce que c'est qu'une soucoupe.

LA COMTESSE

Apprenez que c'est une assiette, sur laquelle on met le verre.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, JULIE

LA COMTESSE

Vive Paris pour être bien servie! On vous entend là au moindre coup d'œil.

SCÈNE X

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, *apportant un verre d'eau avec une assiette dessus;* CRIQUET.

LA COMTESSE

Eh bien! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRÉE

Cela est bien aisé.

(*Andrée casse le verre en le posant sur l'assiette.*)

LA COMTESSE

Eh bien! ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE

Eh bien! oui, madame, je le payerai.

LA COMTESSE

Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette...

ANDRÉE, *s'en allant.*

Dame! madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE

Otez-vous de devant mes yeux.

SCÈNE XI

LA COMTESSE, JULIE

LA COMTESSE

En vérité, madame, c'est une chose étrange que les petites villes! on n'y sait point du tout son monde; et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE

Où auraient-ils appris à vivre? Ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE

Ils ne laisseraient pas de l'apprendre, s'ils voulaient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et ai vu toute la cour.

JULIE

Les sottes gens que voilà!

LA COMTESSE

Ils sont insupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car, enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'ef-

fronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demeurait à la campagne, qui avait meute de chiens courants, et qui prenait la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passait.

JULIE

On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE

Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on saurait souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège; et, lorsque l'on veut voir la revue, ou le grand ballet de Psyché, on est servie à point nommé.

JULIE

Je pense, madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE

Vous pouvez bien croire, madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte, et de m'en conter; et je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées. Il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms; on sait ce qu'on veut dire par galants de la cour.

JULIE

Je m'étonne, madame, que, de tous ces

grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue; car, pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conseiller et un receveur sont des amants un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE

Ce sont des gens qu'on ménage dans les provinces pour les besoins qu'on en peut avoir : ils servent au moins à remplir les vides de la galanterie, à faire nombre de soupirants; et il est bon, madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE

Je vous avoue, madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraer quelque chose.

SCÈNE XII

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET

CRIQUET, *à la Comtesse.*

Voilà Jeannot, de monsieur le conseiller, qui vous demande, madame.

LA COMTESSE

Eh bien! petit coquin, voilà encore de vos âneries. Un laquais qui saurait vivre aura

été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui serait venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse : Madame, voilà le laquais de monsieur un tel qui demande à vous dire un mot ; à quoi la maîtresse aurait répondu : Faites-le entrer.

SCÈNE XIII

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT

CRIQUET

Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE

Autre lourderie. (*A Jeannot.*) Qu'y a-t-il, laquais? que portes-tu là?

JEANNOT

C'est monsieur le conseiller, madame, qui vous souhaite le bonjour; et, auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE

C'est du bon-chrétien, qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCÈNE XIV

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT

LA COMTESSE, *donnant de l'argent à Jeannot.*

Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT

Oh ! non, madame.

LA COMTESSE

Tiens, te dis-je.

JEANNOT

Mon maître m'a défendu, madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE

Cela ne fait rien.

JEANNOT

Pardonnez-moi, madame.

CRIQUET

Eh! prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET, *à Jeannot, qui s'en va.*

Donne-moi donc cela.

JEANNOT

Oui!... quelque sot!...

CRIQUET

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT

Je l'aurais bien pris sans toi.

LA COMTESSE

Ce qui me plaît de ce M. Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux.

SCÈNE XV

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET

LE VICOMTE

Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que, dans un

quart d'heure, nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE

Je ne veux point de cohue, au moins. (*A Criquet.*) Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE

En ce cas, madame, je vous déclare que je renonce à la comédie ; et je n'y saurais prendre de plaisir, lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE

Laquais, un siège. (*Au vicomte, après qu'il s'est assis.*) Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de M. Tibaudier qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut ; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE, *après avoir lu tout bas le billet.*

Voici un billet de beau style, madame, et qui mérite d'être bien écouté.

« Madame, je n'aurais pas pu vous faire « le présent que je vous envoie, si je ne re- « cueillais pas plus de fruit de mon jardin « que j'en recueille de mon amour. »

LA COMTESSE

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE

« Les poires ne sont pas encore bien mû- « res ; mais elles en cadrent mieux avec la

« dureté de votre âme, qui, par ses conti-
« nuels dédains, ne me promet pas poires
« molles. Trouvez bon, madame, que, sans
« m'engager dans une énumération de vos
« perfections et charmes, qui me jetterait
« dans un progrès à l'infini, je conclue ce
« mot, en vous faisant considérer que je suis
« d'un aussi franc chrétien que les poires
« que je vous envoie, puisque je rends le
« bien pour le mal; c'est-à-dire, madame,
« pour m'expliquer plus intelligiblement,
« puisque je vous présente des poires de
« bon-chrétien pour des poires d'angoisse,
« que vos cruautés me font avaler tous les
« jours.

« TIBAUDIER,
« Votre esclave indigne. »

Voilà, madame, un billet à garder.

LA COMTESSE

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE

Vous avez raison, madame; et, M. le vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerais un homme qui m'écrirait comme cela.

SCÈNE XVI

M. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET

LA COMTESSE

Approchez, monsieur Tibaudier; ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires; et voilà madame qui parle pour vous contre votre rival.

TIBAUDIER

Je lui suis bien obligé, madame; et, si elle a jamais quelque procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

JULIE

Vous n'avez pas besoin d'avocat, monsieur, et votre cause est juste.

M. TIBAUDIER

Ce néanmoins, madame, bon droit a besoin d'aide; et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, et que madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE

J'espérais quelque chose, monsieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER

Voici encore, madame, deux petits versets ou couplets que j'ai composés à votre honneur et gloire.

LE VICOMTE

Ah! je ne pensais pas que monsieur Tibaudier fût poète; et voilà pour m'achever, que ces deux petits versets-là!

LA COMTESSE

Il veut dire deux strophes. (*A Criquet.*) Laquais, donnez un siège à M. Tibaudier. (*Bas, à Criquet, qui apporte une chaise.*) Un pliant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là, et nous lisez vos strophes.

M. TIBAUDIER

Une personne de qualité
Ravit mon âme :
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme ;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE

Je suis perdu après cela.

LA COMTESSE

Le premier vers est beau. Une personne de qualité !

JULIE

Je crois qu'il est un peu trop long ; mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE, *à M. Tibaudier.*

Voyons l'autre strophe.

M. TIBAUDIER

Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour;
Mais je sais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller, par respect, faire au vôtre sa cour.
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse,
Et de ma foi, dont unique est l'espèce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être comtesse,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigresse,
Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.

LE VICOMTE

Me voilà supplanté, moi, par M. Tibaudier.

LA COMTESSE

Ne pensez pas vous moquer : pour des

vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE

Comment! madame, me moquer? Quoique son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE

Quoi! Martial fait-il des vers? Je pensais qu'il ne fît que des gants.

M. TIBAUDIER

Ce n'est pas ce Martial-là, madame; c'est un auteur qui vivait il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE

M. Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE

Il faut que mon fils le comte soit de la partie, car il est arrivé ce matin de mon château, avec son précepteur, que je vois là-dedans.

SCÈNE XVII

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET

LA COMTESSE

Holà! monsieur Bobinet, monsieur Bobinet approchez vous du monde

M. BOB NET

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que désire madame la comtesse d'Escarbagnas de son très humble serviteur Bobinet?

LA COMTESSE

A quelle heure, monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas avec mon fils le comte?

M. BOBINET

A huit heures trois quarts, madame, comme votre commandement me l'avait ordonné.

LA COMTESSE

Comment se portent mes deux autres fils, le marquis et le commandeur?

M. BOBINET

Ils sont, Dieu grâce, madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE

Où est le comte?

M. BOBINET

Dans votre belle chambre à alcôve, madame.

LA COMTESSE

Que fait-il, monsieur Bobinet?

M. BOBINET

Il compose un thème, madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE

Faites-le venir monsieur Bob re

M. BOBINET

Soit fait, madame, ainsi que vous le commandez.

SCÈNE XVIII

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER

LE VICOMTE, *à la Comtesse.*

Ce monsieur Bobinet, madame, a la mine fort sage; et je crois qu'il a de l'esprit.

SCÈNE XIX

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER

M. BOBINET

Allons, monsieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documents qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COMTESSE, *montrant Julie.*

Comte, saluez madame; faites la révérence à M. le vicomte, saluez M. le conseiller.

M. TIBAUDIER

Je suis ravi, madame, que vous me concédiez la grâce d'embrasser M. le comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE

Mon Dieu! monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là?

JULIE

En vérité, madame, M. le comte a tout à fait bon air.

LE VICOMTE

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE

Qui dirait que madame eût un si grand enfant?

LA COMTESSE

Hélas! quand je le fis, j'étais si jeune, que je me jouais encore avec une poupée.

JULIE

C'est monsieur votre frère, et non pas monsieur votre fils.

LA COMTESSE

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

M. BOBINET

Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite ; et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE

Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET

Allons, monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE

Omne viro soli quod convenit esto virile,
Omne viri...

LA COMTESSE

Fi! monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là?

M. BOBINET

C'est du latin, madame, et la première règle de Jean Despautère.

LA COMTESSE

Mon Dieu! ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui là.

M. BOBINET

Si vous voulez, madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE

Non, non, cela s'explique assez.

SCÈNE XX

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, LE COMTE, M. BOBINET, CRIQUET

CRIQUET

Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

LA COMTESSE

Allons nous placer. (*Montrant Julie.*) Monsieur Tibaudier, prenez madame.

(*Criquet range tous les sièges sur un des côtés du théâtre; la Comtesse, Julie et le Vicomte s'asseyent; M. Tibaudier s'assied aux pieds de la Comtesse.*)

LE VICOMTE

Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que...

LA COMTESSE

Mon Dieu ! voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE

Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

(*Les violons commencent une ouverture.*)

SCÈNE XXI

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. HARPIN, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET

M. HARPIN

Parbleu ! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois !

LA COMTESSE

Holà ! monsieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites ? Vient on interrompre, comme cela, une comédie ?

M. HARPIN

Morbléu ! madame, je suis ravi de cette aventure ; et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au

don de votre cœur, et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE

Mais, vraiment, on ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie, et troubler un acteur qui parle!

M. HARPIN

Eh! têtebleu! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; et, si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE

En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

M. HARPIN

Si fait, morbleu! je le sais bien; je le sais bien, morbleu! et...

(*M. Bobinet, épouvanté, emporte le Comte, et s'enfuit; il est suivi par Criquet.*)

LA COMTESSE

Eh! fi, monsieur! que cela est vilain, de jurer de la sorte!

M. HARPIN

Eh! ventrebleu! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements, ce sont vos actions; et il vaudrait bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort, et le sang, que de faire ce que vous faites avec M. le vicomte.

LE VICOMTE

Je ne sais pas, monsieur le receveur, de quoi vous vous plaignez; et si...

M. HARPIN, *au Vicomte.*

Pour vous, monsieur, je n'ai rien à vous

dire; vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel. Je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé; et nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE

Je n'ai rien à dire à cela, et ne sais point les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre madame la comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte; et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

M. HARPIN

Moi, me plaindre doucement?

LA COMTESSE

Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui se doit dire en particulier.

M. HARPIN

J'y viens, moi, morbleu! tout exprès: c'est le lieu qu'il me faut; et je souhaiterais que ce fût un théâtre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités.

LA COMTESSE

Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que M. le vicomte me donne? Vous voyez que M. Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

M. HARPIN

M. Tibaudier en use comme il lui plaît. Je ne sais pas de quelle façon M. Tibaudier a été avec vous; mais M. Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE

Mais vraiment, monsieur le receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité; et ceux qui vous entendent croiraient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi.

M. HARPIN

Eh! ventrebleu! madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE

Que voulez vous donc dire avec votre « quittons la faribole? »

M. HARPIN

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de M. le vicomte; vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères, et qui ait auprès d'elle un monsieur le receveur, dont on lui voit trahir et la passion et la bourse pour le premier venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assurer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous, et que monsieur le receveur ne sera plus pour vous monsieur le donneur.

LA COMTESSE

Cela est merveilleux comme les amants emportés deviennent à la mode! On ne voit autre chose de tous côtés. Là, là, monsieur le receveur, quittez votre colère, et venez prendre place pour voir la comédie.

M. HARPIN

Moi, morbleu! prendre place? (*Montrant M. Tibaudier.*) Cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, madame la comtesse, à M. le vicomte; et ce sera à lui à qui j'enverrai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER

Monsieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici; et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume.

M. HARPIN, *en sortant.*

Tu as raison, monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE

Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

LE VICOMTE

Les jaloux, madame, sont comme ceux qui perdent leur procès; ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

SCÈNE XXII

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, M. TIBAUDIER, JEANNOT

JEANNOT, *au Vicomte.*

Voilà un billet, monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.

LE VICOMTE, *lisant.*

« En cas que vous ayez quelque mesure à « prendre, je vous envoie promptement un « avis. La querelle de vos parents et de « ceux de Julie vient d'être accommodée; et « les conditions de cet accord, c'est le ma- « riage de vous et d'elle. Bonsoir. » (*A Julie.*) Ma foi, madame, voilà notre comédie achevée aussi.

(*Le Vicomte, la Comtesse, Julie et M. Tibaudier se lèvent.*)

JULIE

Ah! Cléante, quel bonheur! notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès?

LA COMTESSE

Comment donc! Qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE

Cela veut dire, madame, que j'épouse Julie; et, si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complète de tout point, vous épouserez M. Tibaudier, et donnerez mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.

LA COMTESSE

Quoi ! jouer de la sorte une personne de ma qualité !

LE VICOMTE

C'est sans vous offenser, madame ; et les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE

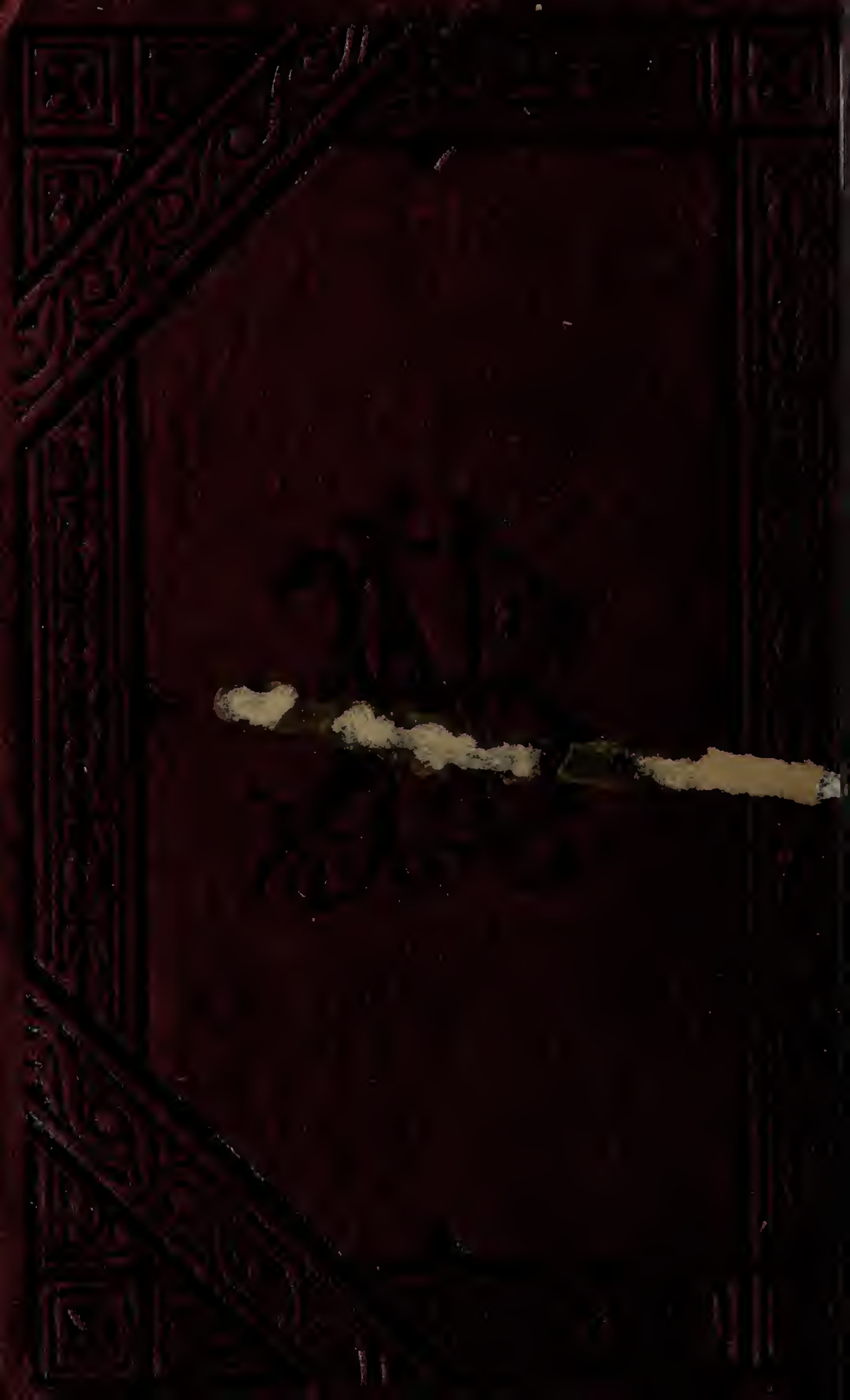
Oui, monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER

Ce m'est bien de l'honneur, madame.

LE VICOMTE, *à la Comtesse.*

Souffrez, madame, qu'en enrageant, nous puissions voir ici le reste du spectacle.

FIN DE LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS

Paris. — Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 11, rue Cadet.
A. Mangeot, directeur.